

## LES ALEAS DE LA REVOLUTION ...

DANS des études précédentes (1), j'ai tenté d'expliquer que la révolution n'est pas une panacée idéale capable de délivrer d'un coup l'humanité de toutes ses infirmités et défaillances sociales. Cela est déjà impossible pour la simple raison qu'aucune phase de l'évolution sociale ne prend naissance du jour au lendemain, mais qu'elle nécessite, au contraire, des préparations spirituelles qui doivent d'abord mûrir peu à peu, avant de pouvoir prendre des formes concrètes. La révolution non plus ne peut rien créer de nouveau par elle-même, elle ne peut que se rattacher à certaines représentations qui ont déjà trouvé dans la pensée des hommes un fondement spirituel, ont pris racine là et attendent maintenant la possibilité de parvenir, dans la pratique, à un épanouissement.

La révolution réussira d'autant mieux à écarter de vieux obstacles qui barrent le chemin au développement de nouvelles possibilités de vie que cette préparation spirituelle sera allée plus en profondeur; et elle en sera d'autant plus capable de réaliser sa tâche historique et de frayer la voie à une nouvelle conformation des conditions spirituelles et sociales. Mais la voie où elle s'engage doit d'abord avoir été éprouvée et affermie par une foule d'expériences nouvelles et de tentatives pratiques qui dépendent de la maturité spirituelle et du discernement intérieur des hommes, qui seuls peuvent décider si le chemin qu'ils empruntent est véritablement une ascension et non pas un faux chemin. Car c'est du chemin que tout dépend ici, puisqu'il doit nous montrer, si nous marchons véritablement vers un avenir nouveau, ou si nous ne voulons que donner à la vieille façade un badigeon neuf, qui pourra certes éblouir les regards, mais non pas engendrer les forces créatrices qui seules sont capables d'aider une rénovation de la vie sociale à se frayer un passage.

La révolution peut accélérer un tel processus historique en créant des situations qui forcent même des masses assez vastes du peuple, qui en temps normal sont à peine touchées par les idées nouvelles, à s'occuper du problème du temps et à se forger là-dessus une opinion personnelle. Plus étendues seront les masses qui, de cette façon, seront poussées à la réflexion et qui sous l'influence d'un état d'esprit particulier feront passer les intérêts généraux du peuple au premier plan de leurs considérations, d'autant plus radicalement la révolution écartera toutes les entraves de l'ordre ancien et pourra frayer la voie à une société meilleure. Voilà tout ce qu'elle est en état d'accomplir, et quiconque en attend plus de la révolution surestime ses forces et la croit capable de choses qu'elle ne pourra jamais exécuter, puisqu'elle aussi est liée au discernement des hommes et qu'elle ne peut exécuter que ce qui s'est condensé dans les cerveaux de larges couches populaires en conviction précise.

Max Nettlau m'écrivit une fois, au temps de la guerre civile espagnole, alors que le déclin du mouvement se faisait déjà très perceptible: «*La technique moderne peut obtenir mécaniquement des records de vitesse de plus en plus grands, mais des pensées et des idées ne peuvent pas être produites mécaniquement de façon aussi simple; elles doivent au contraire commencer par être pratiquement éprouvées par de longues expériences et réalisées dans la vie. Même la nature n'admet pas de telles choses; car il existe bien d'énormes steppes d'herbe, mais point de champs d'orchidées*».

Ceci est tout à fait juste et d'autant plus important que cela fut dit par un des meilleurs connaisseurs de mouvements sociaux, qui a été en même temps un historien des plus consciencieux. Ce n'était pas là le moins du monde le culte qui fut après coup voué à la Grande Révolution française, et qui poussa, à lui attribuer des forces miraculeuses qu'elle ne posséda jamais, beaucoup de gens chez qui le désir était

(1) « *Die freie Gesellschaft* » (La société libre), n° 35, « Libres propos », et 36/37 « *Mythologie de la révolution et réalité révolutionnaire* ».

purement et simplement le déclic de la pensée. Nous ne devrions jamais oublier, non plus, que chaque révolution, comme toute catastrophe violente dans l'histoire, doit toujours compter avec des dangers qui peuvent lui devenir fatals. Déjà, au cours des grandes révolutions en Angleterre, au XVIIème, et en France au XVIIIème siècle, se développèrent dans la lutte contre l'absolutisme royal des tendances diverses qui ne purent se mettre d'accord, ni sur le but de la révolution, ni sur ses moyens, ce qui les mena finalement à mettre leurs intérêts particuliers au-dessus des intérêts généraux du peuple. Le résultat en fut qu'au bout du compte, la tendance la plus forte et la plus dénuée de scrupules accéda à la dictature dans les deux pays et extermina par la violence toutes les autres, afin de rester seule maîtresse du terrain.

Aujourd'hui, le danger est encore beaucoup plus grand, car avec le développement de l'Etat constitutionnel moderne naquirent aussi les différents partis, qui, au fond, ne sont que des Eglises politiques et qui se disputent mutuellement le pouvoir. C'est de cette façon que la vie politique et sociale des peuples fut déjà profondément scindée à l'avance, et basée tant à l'extérieur qu'à l'intérieur sur certaines oppositions qui devaient s'accroître à plus forte raison dans les périodes révolutionnaires. Tout le mouvement révolutionnaire qui se répandit en 1848/49 sur beaucoup de pays de l'Europe s'est brisé contre cet écueil et a été la victime de la politique de force des Etats nationaux et des partis politiques. A cette époque, ce furent les conflits à l'intérieur de la démocratie européenne, provoqués par de mesquins intérêts et préjugés nationaux, qui donnèrent finalement à la réaction la possibilité de rassembler à nouveau ses forces éparpillées et de se préparer à un coup décisif contre la révolution.

Car là où des partis luttent pour le pouvoir, la révolution perd sa véritable signification, puisqu'elle cesse d'être portée par des intérêts généraux et qu'elle doit définitivement dégénérer en contre-révolution.

Si la scission interne de la démocratie européenne avait entraîné l'échec de la Révolution de 1848-1849. de sorte qu'elle dut se précipiter à mort contre les vieux bastions de l'absolutisme royal en Russie, en Prusse et en Autriche, et qu'elle aida le bonapartisme en France à trouver un éclat nouveau, nos propres expériences nous ont donné après la première guerre mondiale une leçon de choses sur laquelle on ne peut se tromper facilement. Cette fois-ci, c'est le mouvement ouvrier international qui est complètement fractionné par les mêmes tentations de politique de force, de sorte qu'il ne peut plus opposer en aucune façon à la réaction de l'Etat totalitaire une résistance unitaire.

Par ailleurs, l'opinion qu'une transformation sociale est impossible sans une rupture violente avec les formes traditionnelles de la vie sociale n'est pas une caractéristique spéciale de l'anarchisme, mais est déterminée dans presque tous les cas par les conditions particulières de l'époque. L'anarchisme est uniquement une conception sociale de la vie qui rejette toute contrainte extérieure et qui veut maintenir en marche la vie en société des hommes sur la base de l'association libre et de l'union solidaire dans l'intérêt de tous, la façon dont ceci se produira dépend naturellement du discernement spirituel des hommes eux-mêmes, et avant tout de la reconnaissance de ce que la force brutale ne fut jamais en état de résoudre réellement quelque grand problème social que ce soit, et qu'elle dut toujours, justement pour cette raison, déboucher dans une nouvelle forme de servitude spirituelle, morale et sociale, même si ses représentants furent immédiatement animés par les meilleures intentions.

Le fait est que la plupart des grands précurseurs d'une conception libertaire de la société, dans les périodes historiques les plus diverses, n'ont pas été partisans d'un bouleversement violent et qu'ils firent porter le plus grand poids de leur activité sur l'éducation de l'homme et sur le développement organique de ses capacités intellectuelles: il en fut ainsi du sage chinois Lao-Tseu, que, eu égard à son petit livre si riche pourtant par son fond, le «*Livre de la Voie et de la Vertu*» (2), on n'a pas appelé à tort le plus profond penseur philosophique de tous les temps, à Zénon, le fondateur du stoïcisme et le grand adversaire des conceptions autoritaires de Platon; du gnostique Carpocrate d'Alexandrie à Peter Chelcicky, qui fut très tôt, au temps de la Réforme tchèque, le précurseur de Tolstoï; de La Boétie et de Diderot à Godwin, Thompson et Warren. Le grand bouleversement également que Proudhon avait en vue et qu'il exprima si brillamment dans son ouvrage «*L'Idée générale de la Révolution au XIXème siècle*». ne fut pas pensé par lui comme un combat qui se décidait sur les barricades, mais bien comme une évolution organique

(2) Note du traducteur: les Editions du Seuil ont publié il y a quelques années une édition du livre de Lao-Tseu sous le titre: «*La Voie et sa Vertu*». En 1952 est paru également une bonne traduction allemande: «*So spricht Lao-Tseu*» (Otto Wilhelm Barth - Verlag/München-Planegg).

de la société sur le fondement d'une fédération européenne et d'un ordre économique mutualiste qui devait assurer, au producteur, avec la suppression de tout monopole, le produit intégral de son travail.

Que ce soit justement au XIX<sup>ème</sup> siècle que la foi en la nécessité d'une révolution violente arriva à percer de nouveau n'était pas le moins du monde un hasard, mais un phénomène qui trouve son explication dans les conditions politiques et sociales du temps. Il y a toujours entre la révolution et la réaction des liaisons internes que l'on ne doit pas négliger si l'on veut étudier à fond une époque et ses précipités spirituels. La grande réaction de la Sainte-Alliance, qui s'étendit après la défaite de Napoléon sur toute l'Europe, influença même l'Angleterre et projeta son ombre de Moscou à Madrid, où elle apporta la victoire à un sombre despote comme Fernand VII, à l'aide des baïonnettes françaises, et rappela l'Inquisition à une nouvelle vie, ne permettant aucune autre issue. C'était le temps où les conceptions autoritaires poussées à l'extrême, de de Maistre, de Bonald, de Haller et de leurs émules moins importants prirent à nouveau racine chez beaucoup d'intellectuels qui, comme de Maistre, voulaient instituer *«le bourreau comme le symbole visible de tout ordre social»*; le temps où Hegel, qui avait l'ambition de devenir le Machiavel de l'Allemagne, élevait l'Etat à la divinité et exerçait sur ses contemporains une influence presque incompréhensible aujourd'hui, et où le chancelier d'Autriche Metternich essayait de codifier la réaction en un système précis qui devait englober chaque domaine de l'activité humaine.

Plus profondément la réaction prend-elle racine, plus insupportable sont les formes qu'elle prend, plus s'efforce-t-elle d'extirper radicalement toutes les conquêtes d'une période révolutionnaire précédente, d'autant plus fortement doit-elle ancrer en ceux, en qui les traditions révolutionnaires sont encore vivantes, la conviction qu'une telle rechute en pleine barbarie ne peut être compensée que par un bouleversement violent. Ceci devait être d'autant plus le cas que la révolution n'est influencée par aucune logique intérieure et que ses résultats ne se laissent jamais évaluer à l'avance. Si des historiens postérieurs en ont tiré la conclusion que toutes les rénovations sociales qui furent provoquées par la révolution auraient réussi sans elle à se frayer un passage et qu'elles auraient même acquis des résultats plus importants, puisque dans ce cas elles n'auraient eu à redouter aucune contre-révolution, qu'elles auraient nécessairement pris, peu à peu, dans la pensée des hommes, la forme d'une ferme conviction, jusqu'à devenir pour eux une seconde nature, n'est là encore qu'une affirmation qui ne peut être prouvée par rien. L'on oublie l'essentiel dans de telles spéculations stériles: à savoir que les grands événements historiques, jusqu'à présent, n'ont jamais été réalisés par des hypothèses logiques et des motifs rationnels, mais avant tout par des influences psychologiques qui, justement, dégènèrent souvent, dans des périodes révolutionnaires, en un délire collectif qui fréquemment rend possible l'impossible, mais n'obéit ni aux lois de la logique ni à celles de la science.

Que des réorganisations sociales soient possibles même sans révolution, cela est certes incontestable, à supposer que les hommes possèdent le discernement nécessaire pour cela. On doit admettre aussi que le temps viendra un jour où les hommes, comme Proudhon l'a prévu longtemps à l'avance, feront leur histoire eux-mêmes et n'abandonneront pas leur destinée plus longtemps au hasard ou à une caste dominante privilégiée. Mais jusque-là le mot de Bakounine garde sa valeur *«que grâce à la bêtise humaine les révolutions sanglantes sont parfois inévitables, mais qu'elles sont toujours pour la société un mal et un grand malheur»*.

Bakounine, qui exerça sans doute après la mort de Proudhon la plus forte influence sur le mouvement libertaire d'Europe, avait certainement une vision plus pénétrante des origines des bouleversements révolutionnaires que bien d'autres. Il serait néanmoins faux de vouloir juger ses activités révolutionnaires comme la manifestation de ses conceptions libertaires. Il fut influencé par son temps tout comme tant d'autres qui n'étaient pas anarchistes. Ce fut la réalité révolutionnaire qui attisa de nouveau la foi aux solutions violentes, foi que partagèrent autoritaires et antiautoritaires. Non seulement les hommes des sociétés secrètes de ce temps en France, Italie, Espagne, Belgique et dans d'autres pays voyaient la révolution dans une proximité tangible, mais aussi des historiens éminents comme Quinet et Michelet en France et Gervinius en Allemagne partageaient ces vues, qui trouvèrent aussi leur expression dans d'intelligents ouvrages de philosophie sociale tels *«Filosofia della Rivoluzione»* de Giuseppe Ferrari (1851), *«La Reacción y la Revolución»* de Piy Margall (1854), et *«La Rivoluzione»* de Carlo Pisacane (1860).

-----

Celui qui veut réellement servir son temps et ouvrir à l'évolution humaine de nouvelles voies d'action et de pensée doit d'abord se familiariser avec l'idée que toutes nos représentations, notions et conceptions ne possèdent qu'une valeur relative et ne peuvent subsister pour l'éternité. Il n'y a pas de vérité absolue, il n'y a que des problèmes de la vérité, qui prennent des formes nouvelles avec la transformation des conditions de vie spirituelles et sociales, et qui ne sont liées à nulles limites précises.

Ce que nous désignons comme «vérité» et «caresse» varie dans un ordre de succession confus et l'histoire nous fournit des exemples innombrables où «l'erreur» d'une génération est devenue «vérité» pour l'autre. Toute connaissance nouvelle n'est qu'un degré vers d'autres connaissances, rien qu'un moyen, mais jamais un terme. S'il pouvait même y avoir une représentation précise de la conformation du devenir historique, ce ne pourrait être que cette éternelle variation des phénomènes qui ne s'interrompt jamais et qui engendre sans cesse des formes nouvelles de notre existence sociale. Mais c'est justement de cette simple vérité que la plupart des hommes sont le plus loin. De là vient que, si souvent, d'anciens révolutionnaires dévient consciemment ou inconsciemment dans le camp de la réaction. Ils oublient, ou n'ont peut-être jamais reconnu, qu'il y a certes dans l'histoire certaines directions et tendances, mais non pas des formes de vie sociale établies pour tous les temps.

Comme notre pensée ne trouve jamais de terme certain, et qu'elle doit, de par sa nature, rester toujours inachevée, nous ne réussirons jamais à trouver une solution définitive à toutes les questions, car la vie engendre elle-même, sans interruption, de nouveaux problèmes que nous ne pouvons affronter qu'avec de nouvelles méthodes. Nous nous trouvons, pour cette raison, toujours en route vers des connaissances nouvelles, sans néanmoins pouvoir atteindre jamais le bout de cette route. C'est justement en cela que réside le véritable sens de notre vie. Aussi devons-nous nous faire à l'idée qu'il n'y a point de panacée véritable, mais seulement différentes méthodes qui se transforment avec les conditions générales et qui doivent être remplacées et éprouvées par de nouvelles méthodes. Celui qui croit posséder ici un moyen déterminé qui lui permette de délivrer d'un coup l'humanité de tous ses maux ressemble bien aux alchimistes du moyen âge qui s'efforcèrent en vain durant toute leur vie de trouver la «pierre philosophale». Mais l'alchimisme social est encore plus désespéré que l'alchimisme de laboratoire, qui n'essayait que de mélanger des corps inertes pour découvrir les secrets de la vie, tandis que l'alchimiste social se met en tête qu'il peut former des hommes vivants d'après des modèles déterminés pour atteindre la perfection absolue de la société.

S'acquitter des devoirs de son temps, voilà la plus haute fin que l'homme puisse se fixer; seulement, il ne doit jamais oublier que le temps aussi est passager, et avec lui tous les moyens nés de son sein.

Il y a des hommes qui n'attachent aucune importance aux petites conquêtes de notre existence, car ils croient que par là s'émousse la volonté de réaliser des bouleversements plus grands. Ils ressemblent au sot qui voulut économiser ses forces pour de grandes circonstances et mourut entre temps, car l'occasion ne daigna jamais s'offrir à lui.

Rien n'est trop petit pour qu'on en tienne compte, et rien n'est trop grand pour qu'on tente de le conquérir. Prévoir dans les plus petites circonstances de grandes choses, et ne jamais se perdre dans le borborygme de la stagnation intellectuelle, voilà l'authentique art de vivre et la véritable valorisation de notre existence.

Mais ce qui est pire, c'est de s'abandonner à un fatalisme mort qui conçoit toute forme de notre existence sociale comme une «nécessité historique» que l'homme ne peut contourner parce que sa pensée et son action sont déterminées par des lois irrévocables du devenir économique. Il est vrai que nous ne sommes pas capables de nous soustraire aux lois qui sont à la base de notre être purement physique, et sur lesquelles nous n'avons pas d'influence. Mais ce que l'homme crée lui-même peut être, par l'expérience, la raison et la force de volonté, changé, transformé et remplacé par des formes nouvelles de la vie sociale. Toute l'histoire de l'humanité en porte témoignage, car elle est constituée par un changement ininterrompu des phénomènes sociaux et de leurs présuppositions culturelles. Le fameux mot de Byron: «*Ce que je peux, voilà ce que je veux*» n'est, il est vrai, d'aucune valeur pour les lois physiques de notre existence, mais certes, par contre, pour les conditions sociales dans lesquelles nous vivons et auxquelles nous avons nous-mêmes donné leur forme et leur contenu. Sa force est incontestable.

En tout cas, il ne faut jamais oublier, ici non plus, que des transformations sociales ne s'accomplissent jamais sans de grandes frictions tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ici aussi, il se produit des catastrophes, des douleurs de l'enfantement, et des interruptions périodiques qui ne se compensent graduellement que lorsque l'équilibre de la société est rétabli par de nouvelles conditions de vie sociales et spirituelles. L'ignorance, la tutelle, la démoralisation, le fanatisme aveugle, l'égoïsme brutal et les préjugés de toutes sortes jouent dans l'histoire leur rôle exactement comme les considérations de la raison, la démystification (3), l'éducation et l'effort pour remplacer des formes dispersées de la vie sociale par des formes nouvelles. Mais tous ces phénomènes, bons ou mauvais, sont soumis à la variation des temps et naissent de circonstances et de présuppositions que l'homme se crée lui-même et qu'il peut, par son intervention, améliorer, mais aussi aggraver. Dans le grand drame de l'histoire, l'homme n'est pas seulement spectateur muet, mais encore personnalité agissante. Il peut parfois couvrir de grands trajets de son évolution sociale par brèves étapes, et il peut tout aussi souvent, et fréquemment plus souvent, demeurer dans une morne indifférence, ou être rejeté en arrière par des événements imprévus et incalculables dans des situations passées. Dans l'histoire, il n'y a pas de nécessité absolue, mais uniquement des possibilités qui peuvent être de nouveau écartées par d'autres possibilités.

C'est justement parce que les événements sociaux ne se laissent pas déterminer et calculer, comme un processus avec des corps inertes dans un laboratoire, d'après des hypothèses scientifiques, mais qu'ils ont au contraire affaire avec des hommes vivants qui réagissent tout différemment à des impressions étrangères, que leurs résultats sont infiniment divers, de sorte à ne jamais se laisser ranger dans un schéma précis. Contre ce fait échouent tous les raisonnements de la logique et toutes les méthodes de la pensée purement scientifique.

La seule chose qui se laisse constater avec quelque certitude, c'est que, lors de grandes catastrophes historiques comme la guerre et la révolution, tous les côtés de la nature humaine sont poussés à leur extrême, ce qui est d'autant plus le cas quand de tels événements se prolongent et que l'équilibre social est ébranlé plus profondément par des crises intérieures et extérieures, ce qui dans de telles périodes, où les enjeux sont si grands, est tout à fait inévitable.

J'ai spécialement insisté sur la guerre et la révolution parce qu'entre elles aussi existent, tout comme entre la révolution et la réaction, des connexions internes qui se laissent constater historiquement, sans grandes difficultés, dans chaque cas. Car la révolution, elle aussi, n'est au fond qu'une guerre entre les habitants d'un même pays, une guerre civile, mais une guerre quand même, qui se dispute avec les mêmes moyens militaires que toute autre guerre. Cela n'est en aucune façon possible autrement, car les oppositions intérieures et extérieures que ne cessent de provoquer la politique de force des Etats nationaux et la monopolisation de l'économie dans chaque pays par des minorités privilégiées aux dépens de larges couches populaires doivent aboutir nécessairement à des catastrophes périodiques et violentes, non qu'il y ait à cela une nécessité interne, mais parce que, comme Bakounine l'a déjà reconnu avec raison, la stupidité des hommes, la méconnaissance des véritables origines des mauvaises conditions sociales et l'égoïsme brutal détruisent tous les liens sociaux naturels entre les hommes et ne tolèrent pas d'autre issue.

Notre ordre politique et économique tout entier a préparé la voie à la réaction sociale actuelle en ce qu'il a miné systématiquement les relations naturelles d'homme à homme et dissous l'organisme de la société en ses composants isolés, de sorte que le sentiment communautaire fut continuellement affaibli et endigué dans son épanouissement naturel. Il a scindé à l'intérieur du pays la société en couches, classes et castes hostiles et divisé à l'extérieur la sphère culturelle commune en nations ennemies qui se font continuellement face avec méfiance et qui ébranlent par leurs luttes incessantes la vie en commun de la société et lui font perdre son équilibre. Nous avons oublié que l'économie n'est pas une fin en soi, mais seulement un moyen d'assurer à l'homme sa sécurité matérielle et de lui rendre accessibles les bienfaits d'une culture sociale plus haute, justement parce que nous avons oublié que la politique de force des Etats n'est jamais capable de résoudre réellement même le plus petit problème social, mais qu'elle doit logiquement mener à des catastrophes de plus en plus grandes, comme la dernière tranche de notre histoire contemporaine nous l'a prouvé d'une façon si irréfutable. C'est ici qu'on peut trouver les véritables causes de toutes les guerres et révolutions.

(3) Note du traducteur: *Aufklärung*; on dit parfois: le progrès des lumières ou la lutte de l'esprit contre les ténèbres.

Le général prussien Karl von Clausewitz qu'on n'a pas nommé à tort le philosophe de la guerre, explique dans son livre «*De la guerre*» que la guerre n'était qu'une continuation de la politique par d'autres moyens, ce par quoi il voulait dire que, quand toutes les tentatives de la diplomatie échouent et que certains problèmes ne peuvent être résolus que par la force, la guerre doit intervenir pour accomplir ce que ne fut pas en état d'accomplir la politique des diplomates. Il en va de même pour la révolution. Elle survient toujours quand tous les moyens légaux échouent et qu'il ne reste à un peuple, pour la défense ou la conquête de ses droits, que la résistance violente. En fait, les rapports entre la guerre et la révolution sont si étroits qu'il devient très difficile de tracer entre les deux une frontière précise. Ceci vaut spécialement pour toutes les guerres contre chaque domination étrangère qui fut imposée de vive force à des peuples par voie de conquête. C'est ainsi que d'éminents historiens ont souvent désigné le soulèvement des confédérations helvétiques contre la dynastie autrichienne du nom de *Révolution suisse*, mais également de *Guerre d'indépendance de la Suisse*. La même remarque vaut pour le grand soulèvement des Pays-Bas contre la monarchie espagnole. La révolte des colonies d'Amérique du Nord contre la métropole anglaise, elle aussi, a été appelée par les historiens de façon tout aussi évidente *American Révolution* ou *War of Indépendance* (guerre d'indépendance), pour ne citer ici que quelques exemples qui pourraient être multipliés par dix.

Entre des guerres de cette sorte et la révolution, il existe une parenté interne, comme entre la guerre et la révolution en général. C'est pour cela que les guerres du Hussiter, en Bohême, qui donnèrent à un petit peuple la force de repousser une croisade de l'Europe tout entière, organisée par le pape, de même que les soi-disant guerres de Libération en Allemagne contre la domination de Napoléon et la période du *Risorgimento* en Italie (4), qui fit de Garibaldi un des héros les plus célèbres du XIXème siècle, ont attisé la sensibilité et la pensée de peuples tout entiers et qu'elles ont en particulier rempli la jeunesse d'un idéalisme qui ne reculait devant aucun sacrifice. Ce fut d'ailleurs la cause pour laquelle les hommes d'Etat de la vieille école en Autriche et en Prusse craignaient de tels mouvements, qui venaient du peuple lui-même, tout autant que la révolution elle-même.

Ce n'est pas à tort que Friedrich von Gentz, l'écrivain à gages de la Sainte-Alliance, écrivit: «*On ne peut jamais se lier à de tels mouvements, puisqu'il est impossible de prévoir où ils conduiront. Aujourd'hui, ils sont dirigés contre le dominateur étranger, et demain peut-être contre les pères légitimes de leur propre peuple*». Après la défaite de Napoléon commencèrent, en effet, dans tous les pays allemands, ce qu'on appelle «les persécutions de démagogues», où, par foules, les jeunes Allemands furent enterrés vivants par des princes parjures et leurs sbires vénaux dans les casemates des fortifications, après qu'ils eurent engagé leur vie contre la domination étrangère de Napoléon.

Même le fait que beaucoup de ces soi-disant guerres de libération contre un joug étranger se soient par la suite transformées en leur contraire et qu'elles aient dégénéré en de vulgaires guerres de conquête n'est pas un argument solide, vu que l'on peut dire la même chose des révolutions. On ne parlera même pas ici des innombrables insurrections, en Europe, qui furent étouffées par la réaction avant même d'avoir eu la possibilité de mettre en pratique leurs aspirations. Mais, même les rares grandes révolutions des trois derniers siècles qui aient réussi à vaincre un vieux régime ont fini par se changer en leur contraire et dévièrent dans la fausse voie de la dictature et, par là, dans la contre-révolution.

La Révolution anglaise conduisit à la dictature militaire de Cromwell et donna lieu à l'oppression sanglante de l'Irlande, qui devint une calamité, durant des siècles, pour les deux pays. La Grande Révolution française, qui avait commencé si brillamment, déboucha finalement dans la Terreur des Jacobins, qui crurent possible d'éliminer tout autre point de vue par la logique tranchante de la guillotine et frayèrent la voie à la dictature militaire de Napoléon, qui, elle, mena à ce que l'Europe tout entière fut presque sans interruption ravagée durant de longues années par des guerres sanglantes. La Révolution russe, qui éveilla de si grands espoirs dans les peuples accablés par la première guerre mondiale fut, dès la première année, immolée à la dictature des «révolutionnaires professionnels» qui conduisit à l'établissement d'une théocratie politique pour qui l'Etat est tout et l'homme n'est rien. C'est la chute en arrière dans une nouvelle barbarie pour laquelle la réaction totalitaire devient un principe et qui, durant les trente dernières années, a exercé dans la tête de millions d'hommes des ravages spirituels tels que l'on doit escompter avec quasi-certitude que chaque révolution, aujourd'hui, doit s'achever dans un abîme de servitude générale et probablement dans toute une série de guerres extérieures.

(4) Renaissance, mouvement en faveur de l'unité italienne.

Tant que nous manquera la possibilité de juger les phénomènes historiques autrement que par la perspective du temps, nous serons toujours influencés par des présuppositions abstraites qui finissent souvent par prendre, malgré notre volonté, la forme de représentations répondant à nos désirs. Le penseur même le plus profond ne peut se soustraire à de telles influences, qui sont fondées dans la nature de notre pensée et reposent sur des prédispositions qui nous sont en partie innées ou qui nous furent transmises plus tard par l'entourage dans lequel nous vivons. C'est seulement quand s'offre à nous l'occasion de voir de près et de vivre des choses sur lesquelles nous avons déjà formé un jugement théorique, que nous parvenons peu à peu à d'autres conceptions, pour lesquelles nous avons marqué les instigations intellectuelles nécessaires. C'est là la démarche de la pensée humaine, et nous devons nous en accommoder, parce qu'il n'y a pas d'autre voie en ce domaine.

Toute connaissance nouvelle doit être payée par de nouvelles et souvent très amères expériences, dans lesquelles tout développement spirituel serait impossible. Ce sont fréquemment les mêmes problèmes qui préoccupent toujours à nouveau les hommes de différentes époques, mais les expériences faites entre temps mènent à les voir chaque fois sous un nouveau jour, et à découvrir souvent des ombres là où jadis l'on ne croyait reconnaître que clarté, et clarté où l'on ne croyait voir qu'ombre. A cela se bornent tout le sens et la capacité même de notre pensée, et plus profonde devient la conscience que nous en prenons, mieux nous arrivons à être à la hauteur des tâches dont nous devons nous charger pour parvenir à de nouvelles conditions de vie.

Ceci nous est aujourd'hui plus nécessaire que jamais, puisque nous sommes tombés dans une de ces époques chaotiques où toutes les présuppositions et notions théoriques qui possédaient jadis une valeur intellectuelle et morale courante sont devenues branlantes et doivent être examinées à nouveau. Celui-là seul qui peut s'élever à donner à sa conviction une expression honnête - et qui en possède le courage - a vraiment appris du grand renversement de toutes les conditions sociales et des phénomènes spirituels qui les accompagnent et se précipitent aujourd'hui sur nous de tous côtés, quelque chose qui le rend capable de vues nouvelles sur l'avenir. Ceci ne signifie pas qu'il soit rendu invulnérable à toute erreur, car la nature n'a déposé un tel privilège pas même dans le berceau du plus grand génie. Mais, pour cela, il démontre au moins qu'il est honnête envers lui-même et que, pour cette raison il s'efforce aussi de rester honnête envers les autres.

De nouvelles connaissances ne nous viennent pas subitement mais doivent être remportées et conquises de haute lutte. Le fanatisme aveugle, l'entêtement doctrinal et les slogans creux que l'on fabrique en série pour les besoins d'une masse d'hommes sans jugement ne peuvent nous être ici d'aucune utilité; ils ne font que paralyser nos forces intellectuelles et engendrent une stagnation des idées dont aucune pensée nouvelle ne peut plus procéder. Tout homme intellectuellement zélé qui lutte avec lui-même et se rend compte honnêtement de son action et de sa pensée le sait. Moi aussi, j'ai dû en faire l'expérience sur moi-même, et justement dans ma conception de la révolution, parce qu'elle m'avait déjà été donnée tôt dans ma jeunesse. Cette expérience a été particulièrement salutaire et pénétrante pour moi, parce qu'elle se réalisa dans des circonstances extraordinaires et qu'elle devait pour cela m'impressionner profondément.

Je suis né dans une des plus vieilles villes d'Allemagne, sur la rive gauche du Rhin, et je subis déjà, à l'âge de quinze ans, l'influence des démarches de pensée socialistes. Mayence, ma ville natale, fut conquise du temps de la Révolution française par le général Custine, qui trouva des partisans décidés dans la personne de ceux qu'on appelait les clubistes de la vieille ville, et elle fut représentée aussi durant les guerres de la Révolution par le célèbre savant Georg J. Forster, par Adam Lux et quelques autres à la Convention Nationale française, jusqu'au moment où la ville redevint allemande. Dans ma première jeunesse - j'étais né un an et demi après la création du nouvel Empire allemand par Bismarck - l'influence française était encore très vivante sur la rive gauche du Rhin et surtout très forte chez moi, parce que je connaissais tout un groupe de vieux quarante-huitards qui avaient participé activement aux événements révolutionnaires de 1848-1849 en Allemagne du Sud. Mais j'ai déjà décrit ces impressions avec force détails dans le premier tome de mes *Souvenirs*: je ne veux donc pas revenir là-dessus une nouvelle fois ici. Le fait est, qu'en tant que jeune socialiste, stimulé fortement par l'influence de mon oncle Rudolf Naumann, j'étais déjà à cette époque bien plus familier avec l'histoire de la Révolution française qu'avec les multiples épisodes historiques du «*Saint Empire Romain Germanique*» qui avait trouvé une fin peu glorieuse dans les guerres contre Napoléon. Mais ce qui m'attirait le plus alors, ce n'était pas la *Déclaration des Droits de l'Homme* de 1789, mais les événements dramatiques de l'orageuse année 1793, qui

impressionnèrent très profondément mon esprit juvénile. Je me souviens encore aujourd'hui de la vénération muette avec laquelle j'élevais les yeux vers une vieille gravure française qui était suspendue au-dessus de la table de travail de mon vieil ami Volk, un vieux quarante-huitard qui avait longtemps vécu en France et qui, comme il le disait lui-même, ne pouvait joindre le mouvement social-démocrate allemand parce que celui-ci «lui était trop docile». Au milieu de l'image trônait une immense guillotine, au-dessus de laquelle brillaient les mots de «*Liberté, Egalité, Fraternité*» et, dans les quatre coins de la vieille estampe, on voyait les portraits de Marat, Danton, Robespierre et de Carnot.

Quand, en 1891, je pris pour la première fois connaissance des conceptions anarchistes et que je me séparai du mouvement socialiste allemand, mes vues sur la grande Révolution et ses représentants changèrent elles aussi peu à peu. Ce fut spécialement au temps de mon premier exil, où je trouvai abondamment l'occasion de faire des études historiques plus profondes vers quoi me poussèrent avant tout les écrits de Bûchez, Nodier, Quinet, Michelet, Guillaume et Kropotkine, et je vis bientôt clair dans les tendances réactionnaires des efforts centralisateurs des Jacobins et dans leur culte de la «République une et indivisible»; de même dans les conséquences inévitables de la soi-disant *Terreur révolutionnaire*, qui fraya la voie à la contre-révolution.

**Rudolf ROCKER.**

-----